

L'autonomie, projet en cours

ESSAI **Perrine Leblanc**

LES MAINS ET LA TERRE

L'hiver dure six mois dans la péninsule gaspésienne. Chaque matin, depuis la fonte du dernier tas de neige entre la face ouest de la maison et l'épinette de Norvège, je me lève et regarde par la fenêtre pour évaluer l'humeur du ciel. Je veux savoir s'il a plu pendant la nuit, si le vent a déplumé la moitié du pommier en fleur, si le fond de l'air est assez chaud et sec pour que les roses s'épanouissent enfin. Puis je descends au rez-de-chaussée, nourris le chat, mets l'eau à bouillir pour le thé et sors dehors en pyjama, comme on aurait dit « en cheveux », il y a cent ans, pour vérifier la qualité des roses ou des échinacées et jeter un œil aux épilobes dans le champ. Je rentre, remonte à l'étage avec le déjeuner et m'installe devant l'ordinateur pour reprendre le travail de la veille. Le temps, à la campagne, près de la mer en ce qui me concerne, est plus élastique qu'en ville, et cette routine adaptée à la saison en cours a changé mon rapport à l'écriture. C'est

ici, dans ma belle maison décatie bâtie à l'époque où Victoria régnait sur l'empire, que j'ai compris que l'écriture est un travail manuel. L'écrivain nord-irlandais Seamus Heaney dit la même chose, en mieux, dans le poème « Digging », tiré de son recueil *Death of a Naturalist* (1966). Les hommes de la génération de son père travaillaient le sol à mains nues ou avec une bêche pour ameublir la terre et retourner la tourbe, pour planter et récolter les patates, comme leurs vieux avant eux et les vieux de leurs vieux travaillaient la terre d'Irlande pour des propriétaires qui ne priaient pas du même bord qu'eux ; lui, Heaney, le travail manuel, il le fera avec un stylo-plume :

*Between my finger and my thumb
The squat pen rests.
I'll dig with it.*

Je relis souvent « Digging » depuis quatre ans, à voix haute la plupart du temps, j'en ai même placé un extrait en exergue de mon troi-